

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

Départements :

4 fr. par semestre

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Époux Faclens-Réunis, passage des Terreaux

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5.

LA MARIONNETTE DEVIENDRA POLITIQUE AUSSITÔT QUE LA LÉGISLATION LE PERMETTRA

Les retards de l'Exposition-Guignol.

Attendez voir qu'on m'y repince, les gones, à reganiser de z'Expositions. Què sicotti ! què saraboulement de caboche ! què détrancannage de guilcote et de blague ! què détraçage pour ordire c'le guerdine de pièce ! Comment que je vas m'arranger pour faire aller les pédales et passer la navette. quand je peux quasiment pas mettre en peigne ? Ah ! je me sis empatrouillé dans un baignon à tarabustements d'ousque j'aurai ben de mal à décapiller mes frusques sans n'y laisser du poil.

Je me maginais, moi, que j'avais qu'à trimballer mon baluchon, à monter ma baraque et à faire assavoir au monde pour qu'y z'y viennent relooker. J'étais ben loin de compte : j'avais pas seulement amené une cariole de z'affaires à la montée des Epies — et que nous avions sué, allez, pour grimpoter là haut ; — eh ! ben oui, nous commencions tant seulement à déballer, que velà d'abord le cantonnier que s'amène, pis après le

chef cantonnier, avè sa casquette tramée de pissenlits en or, pis ensuite un autre qu'avait encore plus d'or et de pissenlits sus sa veste, après ça de sargents-de-ville tant galonnés que pas galonnés, et y me demandont, tous, ça que je fesais. Bon ; je croyais, moi, que ça leur z'y fesait plaisir de me voir manigancer mon commerce d'Esposition, mais comme j'avais pas le temps de bagasser, je leur répondais un peu en rochonnant. Enfin y en a un répond que prend un air rochonnant et que me dit avè une voix de matou qu'à l'avallé une arête :

— Que fai es-vous là ?
— Eh ! vous le voyez ben, et vous feriez ben mieux, tas de melachons que vous n'êtes, de me donner un coup de main au lieu de m'arregarder les bras croisés, comme de fainants.

— Il ne s'agit pas de cela ; qui vous a donné la permission d'encombrer ainsi la montée ?

— De permission ! est-ce que nous en avons besoin, nous autes ? Nous sons pas de rafalés de Savoyards, mais de Lyonnais, des gones de St-Georges ; nous ons pas quitté le quarquier de père en fils depuis les anciens Romains d'autefois ; velà M'sieu, qu'esse un n'honorable négociant, y a cinquante ans qu'y fait dans les grolles, y s'appelle Gnaron ; moi je sis rentier (pardienne, pisque

gn'y a pas d'ovrage maintenant), et faut bien que vous venissiez de C aponner que vous ne me connaissez pas. Mais, non d'un ra ! appinchez moi voir c'te frimousse et par darnier ce sarsilis, et allez n'en demander de nouvelles à tous les mamis de la ville et même aux autorités, on vous dira qui je sis et si je prend pas part tout, de la cime de la Grand'Côte jusqu'au fin fond de la prison de St-Joseph, arrimay !

— Tout cela ne m'intéresse pas que vous faites au milieu de la rue.

— Eh ! je manigance mon Esposition.

— Une Exposition !

— Tez, ça vous ébarlaude, mon pauvre cavet ; comme si nous avions pas assez d'aime pour en faire une aussi bien que les Parisiens. C'est si malin.

— Mais encore une fois, avez-vous l'autorisation d'occuper la voie publique ?

— La voie publique ! mais c'est vous qu'occupez la mieune, que vous me faites piauler là avè vos racontages.

— Allons, allons, pas de mauvaises plaisanteries, sinon...

— Ah ! ça, disez-donc, v'ous n'avez pas encore pour longtemps de tous ces arias ? si ça con-

FEUILLETON de la MARIONNETTE

HISTOIRE NATURELLE LYONNAISE

Le Cafard.

Le Cafard est un insecte de couleur noire, il est plat et brillant ; il a six pattes sur lesquelles il court avec beaucoup de rapidité. Lyon est une des villes de France où l'on compte le plus grand nombre de ces animaux désagréables.

Le Cafard est vorace et il est bien difficile de se mettre en garde contre lui ; il sait se glisser par ses fentes les plus imperceptibles, il se faufille dans les trous les plus exigus ; vous croyez être en sûreté chez vous après avoir tout fermé, point du tout, vous êtes envahis par les cafards.

On ne soupçonnait jamais de voir passer cette bête noire, toute la férocité qu'elle renferme ; le Cafard cache son jeu et si jamais il se formait une armée de cafards elle inscrirait sur son drapeau le mot *hypocrisie*.

Renfermé le jour dans ses cachettes, le Cafard ne

sort que quand il est bien sûr de ne pas être vu ; il fuit la lumière, il hait la propreté et ce n'est qu'en rasant les murailles qu'il se rend ou l'appellent ses désirs ou ses passions.

Longtemps le Cafard réussit à se faire passer pour une bête inoffensive, moiceste en apparence, sortant peu, cachant ses vices ; on le prenait pour un de ces insectes tranquilles qui vivent loin du monde, ne demandant qu'une chose, c'est qu'on ne s'occupe pas d'eux.

Durant cette époque le Cafard fut épargné par les hommes qui ne daignèrent même pas l'honorer d'un regard.

Mais on s'aperçut un beau jour qu'il fallait compter avec cet insecte nauséabond, on finit par reconnaître que cette bestiole au maintien trompeur, était redoutable au fond ; malheureusement il était trop tard pour détraire la source du mal ; il fallut se borner à lutter comme on put.

Profitant de la naïveté des hommes, les cafards avaient procréé ; ils avaient passé leur temps à faire des enfants et, comme toutes les bêtes malfaisantes, ils avaient parfaitement réussi ; leur nombre était immense et ils avaient beau se dévorer quelque-fois entre-eux, il en restait encore bien assez pour inquiéter les ménagères, dévorer le linge, les provisions, prendre les emplois.

Depuis ce moment c'est une guerre à mort entre les hommes et les cafards, guerre qui s'est soutenue jusqu'à aujourd'hui avec des chances diverses pour les deux partis.

Comme je le disais plus haut, le Cafard vit retiré ;

caché à tous les yeux, et abritant ses mœurs, ses habitudes et ses allures à l'intérieur de sa maison. Quelque observateur hardi qui surcroît le résidu grâce instinctive que font ressentir ces bêtes, ont assisté à des drames curieux dans le fond de ces tanières.

Bien qu'en apparence réunis contre l'ennemi commun qui est l'homme, ils vivent ensemble sur le pied d'une guerre continuelle, ils se détestent mutuellement et ils se préparent à se dévorer entre eux que d'aller attaquer les buffets, les garde-manger ou les armoires.

Les mêmes observateurs dont nous parlons ayant mis plusieurs fois des Cafards ensemble dans quelque bocal, les ont toujours vu s'entre-dévoquer promptement.

La femelle du Cafard est aussi laide que le mâle ; un peu plus grosse comme c'est l'habitude chez les insectes mais aussi plus vorace, plus méchante ; elle est très-féconde, et les savants allemands, qui ont étudié les mœurs de ces animaux, prétendent que sa conduite privée laisse beaucoup à désirer.

On détruit les Cafards au moyen des insectes des plus violents : les procédés ordinaires sont sans effet sur eux. La pâte phosphorée en fait périr un grand nombre ; ils croient faire un bon repas, une belle affaire, et ils meurent presque immédiatement.

Mais le plus sûr moyen de s'en débarrasser, c'est de nettoyer les placards, de soulever les vieux meubles, de faire regarder tout la propreté et la lumière ; si par hasard il en est qui veulent, malgré ces précautions, s'introduire dans votre appartement, quel que soit votre dégoût, ami lecteur, n'hésitez pas et écrasez-les sous votre talon.

Dr JACOBUS.

tinue je m'en vas trouver M'sieu de Metz et je ly débobine toute l'affaire... y me connaît, lui.

— Eh! bien alors puisque vous le connaissez, vous pouviez bien me dire tout de suite qu'il vous avait donné l'autorisation.

— Mais y m'en a pas donné du tout; y en a donc besoin? mais fallait donc le dire tout desuite, je m'en y vas, pardienne!

J'y sis ben allé, mais ça s'arrange pas comme ça. Maginez-vous, les gones, que faut de location pour coucher à la rue; alors j'ai aboulé mon terme, et on m'a donné ma permission, pace que je sis bien mimerolé à la Maison-de-Ville: pis on m'a couché mon sinalement de ressemblance tout par écrit sus le grand livre, y en a quasiment si long que l'histoire de Rocambo de M. Ponchon-tu-Dérailles. Aussi qu'on peut rien me refuser et mon affaire est claire; mais y sont curieux comme de chattes dans c'te boutique, et y m'ont demandé de leur z'y faire voir mon Esposition avant les autres; ça m'embêtait ben un peu, pace que gn'y a de gormandises et de petits machins que craignent la casse et que faut pas magnier fort; j'ai une favette du guiable qu'y me petafinent què-que chose; mais enfin entre connaissances on se refuse pas de se faire plaisi, seulement y z'en finissent plus de reluquer, les mamis.

Ah! pis c'est pas tout, y m'est ben arrivé d'autres z'anicroches. J'avais negocié de z'invitations à tous les gros bargeois de c't univers, comme empereurs, rois, présidents et autes monarques, mais y paraît que n'y en a dans le tas qu'ont vendu leurs boutiques ou ben fait clinquaille, pace qu'on m'a rencogné ma politesse raide comme balle; par esemple, que j'avais fait de complimentations chenuses au roi d'Hanovre, aux cetoyens de Flanquefort-sus-la-Main et autes villes libres, qu'y m'ont repliqué de là bas, tout en colère, que gn'avait dans l'Allemagne du Nord ni roi d'Hanovre ni villes libres, que c'était tout de Prussiens; maginez-vous comme ça m'a fait plaisi. Et pis chez la Mérique, à cause que j'avais l'évité un certain Griffard de la république d'Haïti et M'sieu Jefferson David, président des Etats du Sud, ça n'a manqué faire de graffinements entre nous autes. J'y comprends plus rien, nom d'un rat!

Ma foi, pour pas me faire de chapottements de guerre avè tout ce monde, je me sis pensé d'envoyer Gnaïon pour voir de quoi qu'y retourne là bas, et me ramener tous les souverains que peuvent en avoir encore pour un an. C'est un mami que s'y connaît et pis y représente bien: y vous a une carrure et une voix, faut l'entendre crier au feu, le gone. Ça l'embêtait ben d'abord, pace que c'est de l'aute côté de l'eau et qu'y n'avait peur d'en boire en passant, y s'est décidé tout de même, et maintenant y n'en revient plus. Y n'a fait censément connaissance avè le président Jenneson des Etats-Unis, et y peuvent plus se déramer l'un de l'aute; je sais pas quoi qu'y manigancent tous les deusses, mais ça fait joliment bisquer le p'pa qu'Embaume que me crie après, et que c'te semaine *La Marionnette* n'avait quasiment rien pour se garnir le fanal, pace que le patron comptait sus le fricot de mon Esposition.

J'en sis pas la cause, moi, et je sis ben attrapé aussi que j'avais point d'histoire à bajaffler et que j'ai trouvé pas seulement une canette de gognandises pour tramer mon artique. J'ai couraté toutes les boutiques des libraires pour dénicher de blagues que je vous aurais fait gober comme si c'était moi que les avais l'éventées. J'ai ben trouvé què-que chose qu'aurait ben fait mon affaire: la *malice des choses* de M'ssieu Gravillon, vous savez çui-là que fiche de z'aiguilles sus le pif des masques pour faire voir leurs menteries et qu'a si ben fait son chemin sus la grand'route littéraire avec c'te paire de bottes qu'y n'a chaussées l'autre année. J'aurais ben voulu savoir ce qu'y chante c'te fois et me godivelle avè toutes les images qu'y n'a

gribouillées dans son livre, mais je viens de payer mon loyer de la St-Jean et y me reste que trente sous. Aussi ces griffardins que sont riches y croient que tout le monde n'ont de yards comme eusses et y font payer leurs livres que n'y a pas de bon sanque; c'est pas pour dire que ça y vale pas et que j'en ferais autant pour l'argent, mais faut faire attention qu'on a ben de mal à appondre les deux bouts quand on n'est pas rentier et que faut pas écrire rien que pour les têtes couronnées comme M'sieu Montflacon, et pas mépriser le pauvre monde.

Et ben, arregardez-moi ça: d'abord M'sieu Gravillon que fait payer cent sous, ça va bien, après lui c'est y pas M'sieu Morin Pons que demande six francs pour un livre que fait pleurer censément, pace que sa prose n'esse toute déchicotée des vers, à ce qu'y dit. Mais n'empêche, six francs c'est ben gros d'argent et encore pour un gone qu'en brasse joliment plus que moi. Ben vrai, c'est pas plus étonnant que les *Heures de tristesse* d'un mami qu'à de tout ce qui veüt à regonfle et que se bambanne toute la journée, vigoret comme une larmise et de bouquets plein sa boutonnière, mais tant pis pour vous, les gones, vous saurez pas pour c'te fois les malices de M'sieu Gravillon et les emmiellements de M'sieu Morin Pons — pauvre belin, va, — ça sera pour quand j'aurai fait de z'économies. Maintenant je m'en vas vite voir sy n'ont fini de fouinasser dans mes affaires d'Esposition, là-bas à l'Hôtel de Ville... y paraît que ça leur gasse les boyes je les entends d'ici qu'y s'eclappent de rire.

A t'a l'heure, vote tour, les gones!

GUIGNOL.

SURSUM CORDA

L'ÉDITEUR.

Hé! bonjour donc, mon cher poète!
Je suis charmé de vous revoir,
Car j'en avais perdu l'espoir.
Vous êtes rare!

LE POÈTE.

Et vous honnête...
Chez moi je m'étais verrouillé,
Et, dans un silence que j'aime,
Comme un nègre j'ai travaillé;
Je vous apporte un long poème.

L'ÉDITEUR.

Sur quoi?

LE POÈTE.

Sur le faible et le fort,
Sur l'honneur, le bien, la justice;
Discutant la vie et la mort,
Le bonheur réel ou factice,
Je creuse au fond! Je parle un peu
Du saint amour de la famille,
Des devoirs de l'homme envers Dieu,
De l'amour, phare qui scintille;
De l'onde pure du ruisseau,
De la raison qui nous éclaire,
Du firmament, du vermisseau;
Ces beaux sujets doivent vous plaire...
C'est un poème en douze chants,
Ecrit tout entier de mon âme
Où j'exhorte au bien les méchants
En leur montrant le vice infâme.
Tenez! voici mon manuscrit,
Imprimez-le vite! il faut vivre...

L'ÉDITEUR.

Mon ami, vous perdez l'esprit,
Moi, publier un pareil livre!

LE POÈTE.

Comment?... quoi?... je reste béant!

L'ÉDITEUR.

Vous n'êtes pas de votre époque.
Croyez-moi, laissez au néant
L'hypallage et la synecdoque...
La morale et ses riens charmants
Aujourd'hui ne sont plus de mise:
La Folie a des diamants,
La Vertu n'a pas de chemise!

LE POÈTE.

Expliquez-vous, par charité!...

L'ÉDITEUR.

On ne lirait pas un ouvrage
Bien et patiemment sculpté,
Rempli de cœur et de courage,
Tout rayonnant de vérité.
Ce qu'on lit partout, ce qu'on aime,
Ce qu'on recherche avec ardeur
C'est l'impossible, c'est l'extrême,
Mensonge affublé de candeur,
Suivez donc la route commune,
Que voulez-vous?... Etre honoré
En peu de temps faire fortune
Et même être un peu décoré?
Troquez votre vocabulaire
Contre celui de Benoiton,
Et, flattant l'instinct populaire,
De Bilboquet prenez le ton.
A deux mains prenez votre plume,
Sans souci du Rouge et du Blanc,
En huit jours bâclez un volume
Tout gonflé de boue et de sang;
Que votre livre soit un orgue,
Et qu'en dépit de tout bon sens
Les noirs cadavres de la Morgue
Se redressent à vos accents.
Vous avez le champ le plus large,
Dédaignant et méprisant l'art
Prenez Papavoine et Lafarge,
Jacques Besson et Dumollard;
Rééditez les Cours d'Assises
Avec force assaisonnements,
Au lecteur faisant des surprises
De viols et d'empoisonnements...
Donnez la pâture au vampire,
Satisfaites sa passion,
Que ses mains fouillent en délire
Des corps en putréfaction!
Certes! la recette est commode!
Allons c'est dit. N'hésitez pas.
C'est de Paris que vient la mode,
Il nous faut marcher sur ses pas.

LE POÈTE.

Jamais! Jamais! Quoi qu'il m'en coute!!!
J'aime mieux, pour gagner mon pain,
Casser des cailloux sur la route...

L'ÉDITEUR (à part).

Allons, cet homme est un crétin!

SANCHO PANÇA.

SPORT LYONNAIS

Grande course au clocher entre M. Valois, président de la Société d'Instruction primaire et... sa démission.

Jusqu'à présent la démission tient la corde et M. Valois n'a pas pu la rattraper.

Dernière nouvelle: — La démission court toujours, on parie six contre un qu'elle arrivera première.

GRIMSHAW.

COURRIER DE PROVINCE

Nous demeurons un peu loin de Paris, mais les journaux nous apprennent ce qui s'y passe.

Depuis une dizaine de jours, on fait grand bruit autour de quelques hommes de plume qui se tapent dessus et s'envoient des crachats par la figure; car il est remarquable que le meilleur moyen d'asseoir solidement sa réputation est encore de donner des coups de poing ou d'en recevoir. — Dix articles de premier ordre n'auraient certainement pas répandu le nom de MM. Weiss et Vermorel, aussi loin que les soufflets reçus et restitués de MM. Anatole et Albert Duruy et que les crachats de M. de Cassagnac; — il y a aussi là-dedans des fils de député et de ministre.

Je ne voudrais pas trop me mêler de cette affaire à cause qu'il me faudrait apprendre la savate; et puis il paraît que ce M. de Cassagnac a fait de longues études sur l'épée et le pistolet, — ce qui est bien plus commode pour chercher querelle: une fois sur le pré, on ajuste son homme, paf! c'est une affaire faite.

Cependant M. de Cassagnac ne serait pas encore si mauvais; — à ce qu'il raconte, il aurait pu en tuer plusieurs s'il l'avait voulu, — mais il a bon cœur, lorsque l'adversaire était au bout de son épée, — il ne poussait pas. — Je pense qu'on devrait lui donner une médaille de sauvetage.

Enfin il va y avoir procès, les juges d'instruction s'en occupent et les substitués se préparent.

D'où il suit que la profession de journaliste n'est pas toujours commode: soufflets, coups de poing, coup d'épée, crachats, procès et le reste, — tout cela n'est pas drôle, sans compter les gens qui nous accusent de passer nos nuits dans les ruisseaux.

Aussi est-ce chose amusante que de voir l'ardeur avec laquelle on se jette d'ordinaire dans ce métier souvent désagréable et dont les débuts n'ont rien d'engageant.

Je me rappelle ce qui m'arriva, ceci date d'une semaine d'ans.

Ayant composé à grand renfort de veilles une sorte de conte humoristique intitulé — *Il fera comme chez lui*, — j'étais possédé d'une véhémence envie de le faire imprimer, affaire difficile en province où la littérature est médiocrement goûtée.

En ce moment, il se publiait à Lyon un petit journal à l'usage des commerçants, dont le nom ne me revient pas, — cela devait tirer à cent cinquante exemplaires, — et le directeur dans un avis placé en regard du prix d'abonnement engageait à venir à lui les littérateurs sans travail.

Enhardi par cette invitation, je pris certain jour une résolution énergique, et, manuscrit en poche, je gravis d'un pied ferme les deux étages qui séparaient les bureaux du journal du reste de la terre. — A la sonnette, — le cœur me manqua; repassant dans ma mémoire toutes les malédictions dont on accable d'habitude les polissons qui se lancent dans le métier abhorré des lettres, je me sentais un froid dans le dos, et il s'en fallut de peu que je ne redescendisse. Mais bast! on est Français ou on ne l'est pas, et je tirai le cordon.

Un vieux bonhomme en manches de chemise, à lunettes d'argent et à barbe en broussailles vint m'ouvrir la porte: — c'était le rédacteur en chef.

Il m'introduisit dans une cuisine, — salle à manger ornée d'une demi douzaine de cages où piaillaient quantité de serins en becquetant leur salade: — c'était le bureau du journal.

Sur une table en sapin blanc flânaient quelques exemplaires du dernier numéro; — assise dans un coin, sur une chaise basse, une énorme femme fortement grêlée écosait des pois gourmands: — c'était l'épouse du rédacteur en chef.

Je la saluai profondément, puis tirant le manuscrit de mon paletot, d'un accent timide j'exposai l'objet de

ma visite. La grosse femme s'arrêta d'écosser ses pois pour me regarder entre les deux yeux; quant au vieux bonhomme, il prit mon papier en me promettant de l'examiner dans la journée, tout disposé, disait-il, à favoriser l'essor de la littérature lyonnaise et à prêter son concours à la grande œuvre de la décentralisation.

Les vingt-quatre heures écoulées, exact comme feu Bréguet, j'agitais de nouveau la sonnette de mon journaliste. Cette fois il avait mis une redingote olive, et sa femme, assise sur le même tabouret, pelait des pommes de terre.

— Hé bien? demandai-je, la voix étranglée par l'émotion.

— Monsieur, fit mon homme, mon journal est destiné à pénétrer dans les familles, et à ce point de vue, votre conte ne saurait me convenir. Voici du reste le résumé de mes observations.

Ce disant, il me tendit mon manuscrit dédaigné, et je lus sur l'enveloppe trois lignes d'une écriture chevrotante:

*Prologue peu moral,
Intrigue invraisemblable,
Dénouement impossible!*

Je ne dis pas qu'il avait tort, mais le coup était rude!

— Et l'orthographe? hasardai-je en prenant congé.

— Oh! mais, suffisante.

N'allez pas croire au moins que j'aie quelque colère contre ce brave homme; ses trois lignes de critique sont serrées dans un tiroir sous la rubrique de: *mes débuts littéraires*, et c'est sans la moindre amertume que mes souvenirs se reportent à sa redingote olive, à sa collection de serins, et à sa femme grêlée qui écosait des pois.

VILHEM GIRL.

EMBELLISSEMENTS DE LYON

Si nous nous en rapportons au *Salut Public* du 15 juillet, un fabricant de notre ville, M. Montesuy aurait obtenu des lettres de noblesse.

La fabrique de Lyon devrait être justement fière de cette distinction honorifique.

M. Valois, ancien magistrat, vient de donner sa démission de président de la Société d'Instruction, malgré les supplications des instituteurs et des institutrices dont la plupart perdent en lui un véritable père.

CROQUIS A LA COURSE

NOS AVOCATS

SAUZET Jean-Pierre-Paul

Ancien ministre, ancien président de la Chambre des Députés. — Beaucoup de faconde — moins de courage; — a tant parlé qu'il ne plaide plus, — effeuille cependant sur les tombes ce qui lui reste d'éloquence; — pose pour le grand homme, sera surtout célèbre par ses calembours.

BACOT Jean-Baptiste.

A été procureur de la République, — excellent homme, mais d'une éloquence plus que contestable; — patauge généralement dans ses plaidoiries; — aurait besoin de se mettre des cailloux dans la bouche à l'instar de Démosthènes; — on le dit fort en droit; — siège au conseil général, côté gauche, je crois.

**

PERRAS Benoît-Hippolyte

Député; — possède une extinction de voix, — aussi a-t-on dit de lui: — On aura bien son vote, mais on n'aura pas sa voix.

**

HUMBLOT Claude-Antoine-Paul

Balance une petite tête sur un grand corps; — du talent; — est affligé d'un zézaïement fatigant; — plaide pour rien à l'occasion.

**

PINE-DESGRANGES Jean-Joseph

Ne plaide pas pour rien; — du talent aussi et beaucoup; — des ongles et du bec; — admirable pour la réplique; — existence fantaisiste — autrefois. — Toque sur l'oreille, favoris au vent, portefeuille gigantesque; — quelques ennemis, mais bon diable au fond, — ne se fâchera pas de ce coup de crayon, pensons-nous, — si oui, la *Marionnette* le prendra pour son défenseur.

**

RAMBAUD Jean-Baptiste-Antoine

Plaide bien, mais trop bruyant; — pousse de grands cris, — enfonce la barre à coups de poing, — choisit ses causes; — très-estimé.

**

BRAC DE LA PERRIÈRE

Laurent-Paul-Marie

Président de la société de St-Vincent de Paul.

**

ACCARIAS Louis-Jean-Baptiste

Ne plaide jamais; — très-fort au billard; — écrit des articles d'édilité; — excite le zèle des cantonniers; — appelle *va-nu-pieds* les journalistes qui n'écrivent pas au *Salut Public*; — très laid.

**

PEZZANI Aimé-Jacques-André

Fréquente peu le palais; — s'occupe de science ou de littérature; — membre de plusieurs sociétés savantes; — voyage dans la lune; — parle du nez, aime l'anissette.

**

GRAND Louis

Ressemble à Napoléon 1^{er}; — porte une capote grise; — n'est pas cher; — toilette négligée.

**

CAILLAU-CHOUARD Louis-Henry

Batonnier actuel; — très-grand, très-gros, très-joufflu; — air bon garçon; — plaidoiries carrées, — argumentation solide, — mais néglige trop les fleurs de rhétorique; — voix erraillée; — a de l'esprit parfois; — boit de la bière et fume des pipes.

COJAS.

(à suivre)

OMBRES CHINOISES

Rossini.

La douce Euterpe est atterrée ;
Le dieu des accords aériens,
De la mélodie éthérée,
Rossini, — c'est chose avérée,
A fait risette aux Wagneriens.

Boum, boum, pouf, — à ce bruit que l'écho répète,
Le zouave tressaille et rêve à Pal-stro ;
Ce bruit d'où vient-il donc ? du Rhin ? du Tanaro ?
Il vient du Champ-de-Mars où le bronze exécute
L'Hymne à la Paix du maestro !

Pour orchestre, une batterie !
Pour musiciens des artilleurs !!
Trop forte est la plaisanterie,
Tu dérailles, roi des railleurs.

Prends garde qu'on ne crie : — à la pantalonnade !
O Rossini ! crois moi, laisse aux Juifs le Sabbat,
Laisse aux guerriers la canonnade,
Et vite du Barbier rends-nous la sérénade,
Rends-nous Guillaume et le Stabat.

Le public à l'idolatrie
T'aime, ô cygne de Pésaro ;
Il t'aime et c'est pour ce, qu'il crie,
Sur ton hymne à la paix : haro !

S. TRABAN.

Ce que coûtent les réclames

Une main indiscreète nous confie un document précieux.
C'est le tarif des compliments que le *Salut Public*
adresse aux exposants lyonnais par la plume bonasse de
celui de ses rédacteurs qu'il a envoyé à Paris à cet effet.

Voici cette pièce curieuse dans toute sa simplicité :

Pour qualifier l'exposant :	
d'une haute intelligence,	0 50
d'un goût exquis,	0 30
d'aptitudes commerciales hors ligne,	0 75
Pour comparer l'exposant	
à Denis Papin,	0 15
à Salomon de Caus,	0 40
à Jacquart,	0 50
à Napoléon,	1 00
Pour annoncer que l'exposant	
a fait avancer l'humanité dans la voie du progrès	0 40
a bien mérité de sa patrie	1 50
devrait avoir une médaille	2 00
devrait être décoré	10 00

Enfin le *Salut Public*, dans une note confidentielle,
annonce que pour 100 fr. payable d'avance, il décerne
la particule et pour 160 fr. un titre de noblesse.

Nous étions poursuivis depuis plusieurs jours par des
curieux qui nous demandaient des explications au sujet
de certaine chronique du journal de M. Grassis. J'espère
que maintenant ces curieux seront satisfaits.

ÉPHEMERIDES ANTICIPÉES

15 octobre 1867. — Le grand Rossignol
Rollin, directeur des principales Arènes de France,
fait des démarches pour engager dans sa troupe MM. Ana-
tole et Albert Duruy, Paul et Louis de Cassagnac.

Ces messieurs demandent s'ils pourront se rencontrer
sur le tapis de l'Alcazar avec quelques journalistes de
l'opposition, afin, disent-ils, « de les tomber un peu car-
rément »

Rossignol Rollin ne pouvant leur promettre ce qu'ils
demandent, ces messieurs refusent ses propositions.

Au moment de se séparer, M. Albert Duruy déclare
qu'il viendra cependant volontiers dans le cas où M. Bra-
vay voudrait se mesurer avec lui.

Cette seconde proposition a le sort de la première.

Bourres et Déchets

Le monsieur Lacaze qui veut absolument faire des noirs à
Sainte-Beuve ne vous remémore-t-il pas *La case de l'oncle Tom* ?

Pourquoi le comité d'administration du *Sidèle* veut-il empê-
cher M. Léon Plée de porter à sa boutonnière le ruban rouge qu'il
a honorablement gagné ?

Le rouge ne serait-il plus la couleur favorite du journal de la
rue du Croissant ?

Mais alors quelle serait donc aujourd'hui la couleur préférée de
la feuille-Havin.

Le bleu apparemment, puisqu'on appelle ce journal : — *Le mo-
niteur des cabarets* ?

THÉÂTRES

L'un des emplois les plus difficiles du théâtre est
sans contredit celui d'ingénue, — tellement est tenue
la ligne qui sépare l'ingénuité de la naïveté, — on ne
saurait croire en effet combien il est malaisé de dire sur
la scène : — *ou maman, ou cher petit père*, sans avoir
l'air un peu bête.

Aussi M le Delaporte qui a pu y arriver, est-elle à
juste titre l'une des comédiennes les plus recherchées
de Paris.

Cette actrice a su résoudre le problème délicat de
faire oublier qu'elle est laide et de substituer le charme
à la beauté.

Une fois en scène il se produit chez elle une sorte de
transfiguration: la physionomie s'anime, les yeux prennent
de l'éclat, la bouche de la grâce, et on se demande
quel est le sorcier qui, d'une femme médiocrement
belle, a fait une comédienne charmante; le sorcier est
simplement le talent.

Ce talent tout de finesse et de distinction, dont le
principal attrait réside dans la grâce et la délicatesse,
qui ne s'impose pas brutalement à l'admiration et em-
barasse la claque, — ce talent fait en un mot pour les
gourmets de théâtre, sera-t-il apprécié à Lyon comme il
le mérite ?

Il serait presque permis d'en douter après l'ovation

saugrenue faite à M. Laly pour célébrer sa rentrée dans
un rôle d'utilité, où il n'a pas quarante lignes à réciter.
En vérité c'est là une mauvaise plaisanterie, et nous
ne saurions laisser passer ces manifestations d'un en-
thousiasme ridicule, sans protester au nom du bon goût
et des vrais spectateurs qui ne viennent pas au théâtre
pour entendre brâiller quelque titts en délire.

Nous ne tenons en aucune façon à dire des choses
désagréables à M. Laly, mais malgré notre bonne volon-
té, nous ne trouvons place dans son talent ni pour des
bravos frénétiques, ni pour des avalanches de fleurs,
et nous lui supposons assez de bon sens pour être
certain qu'il est de noire avis.

Son étonnement a donc dû être grand de se trouver
à pareille fête, à moins que ce ne soit lui qui ait payé
les violons; mais nous aimons à croire qu'il n'en est
rien.

Mettons donc la fatte sur le dos de quelques amis
maladroits, dont l'admiration ne connaît pas assez de
bornes.

C'est rendre un très-mauvais service à un acteur que
de lui prodiguer ainsi des bravos immérités : en pre-
mier lieu, parce qu'en lui donnant une trop haute idée
de lui-même, on l'empêche de mieux faire; — en second
lieu, parce que les bravos exagérés appellent les sifflets.

A l'heure où nous écrivons, Madame Judith com-
mence, au théâtre des Variétés, la série de ses repré-
sentations; il est trop tard pour que notre sacrodoce
aille s'exercer aux Brotteaux; — donc, à la semaine
prochaine.

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

Allan-Kardec. — Notre ami Accariatre a été aussi surpris que
vous en voyant votre nom substitué au sien dans la signature des
Embellissements de Lyon du n° 6 de la Marionnette, et comme
notre ami est très-jaloux de ses œuvres, nous lui rendons sa pa-
ternité en rétablissant sa phrase telle que la portait la copie :

« Comment une femme morte en 1860, peut-elle crever des
« ronds de papier en 1865 ? cela fait rêver à Allan-Kardec.

« ACCARIATRE »

Vous êtes satisfaits tous les deux, n'est-ce pas ? que Dieu vous bé-
nisse ! en attendant les nouvelles bévues de notre agréable cor-
recteur.

Charbon blanc. — Rien pour le moment, nous verrons plus
tard.

Quinquengrogné. — Tu as un vilain nom, et malgré mon désir,
je ne puis accepter; la ficelle prêtait pourtant à une bonne dro-
lerie; — sois incé-iff et tu seras concis.

La noce n'est pas faite, attends encore pour la lune de miel.
C. G. — Merci de votre sympathie, nous avons dû nous taire
et nous nous en félicitons, l'astuce ne triomphe que pour un temps
— votre essai n'est pas heureux.

Descendant de Jérôme Paturot. — Nous avons mieux; à plus
tard. Si tu cherches vraiment, viens à l'imprimerie.

Travail de six mois, ah ! mais il faut avoir bon pied.

Camille Désireux. — Nous avons clairement dit: une cantate.

Sciatadin. — Ça ressemble à une cantate comme un mirliton à
une lyre.

A. N. — Ce qui vous est arrivé arrive chaque jour; le dire
comme vous le faites est bon sauf la manière, le réalisme à son
danger et encore on nous accable de vers; essayez en prose, cela
nous irait mieux.

Petit coco. — Nous avons reçu et elle trôtera, envoyez-nous les
noces du vieux Sylène, quant à la Chatelaine, nous avons déjà
fait feu.

Lazibone. — Nous regretterions de l'avoir blessé; là n'est pas
notre but, mais ce qui n'est pas bon est mauvais, pourquoi ne pas
le dire; nous avons profité de l'avis.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.